

Culture savante, culture ordinaire



“Les milieux populaires ont toujours été pensés comme un vide, comme un manque, comme une privation qu’il fallait combler par l’éducation, l’assistance... Il est temps, explique le sociologue Dominique Bouillier, de renoncer à la définition savante de la culture scientifique et technique...”

La greffe, “savoir ordinaire”
écomusée de la Bintinais, Rennes

La culture scientifique et technique doit être diffusée, nous dit-on, pour le bien de tous, de notre industrie comme des utilisateurs de produits, des jeunes en formation comme des anciens qui ont du mal à suivre le rythme du changement. Cette formulation s’appuie implicitement sur un postulat : la culture scientifique et technique existe quelque part, certains la détiennent et les autres, les “récepteurs potentiels”, sont seulement définis par le “manque”. C’est un discours bien connu des sociologues : les milieux populaires ont toujours été pensés comme un vide, comme un manque, comme une privation qu’il fallait combler par l’éducation, l’assistance, etc. Les cultures primitives ont été, avant l’ethnologie, pensées de la même façon et l’Occident devait leur apporter la technique — déjà — et la religion (plutôt que la science...).

Il est temps de renoncer à la définition savante de la culture scientifique et technique, de cette culture cultivée, qui par définition même prend une valeur distinctive et qui contribue à repousser toujours les frontières de

l’appropriation : vous n’en savez jamais assez si vous n’êtes pas professionnellement un membre de cette catégorie de scientifiques et d’ingénieurs qui définissent la culture technique (= ce qu’ils possèdent).

Il est sans doute plus fécond de reprendre une définition anthropologique de la culture et d’en tirer les conséquences. L’érudition ou la science-grand spectacle peuvent toujours attirer certains mais on ne comprendra rien aux difficultés de la “diffusion” de cette culture si l’on oublie qu’elle n’envahit pas un terrain vierge : il existe chez chacun une capacité technique et cognitive, des façons de faire, des savoirs qui couvrent tous les domaines traités par les scientifiques et par les ingénieurs. Qu’en connaît-on ?

Vision totale

Il n’y a pas de vide de représentation, la vision du monde de chacun est totale, les prénotions abondent et sont indispensables à la vie quotidienne : j’ai, à ma façon, une idée sur le fonctionnement de mon ordinateur, idée plus ou moins informée et

plus ou moins correcte mais certainement particulière et complète. J’ai une idée des chances de trouver la vie ailleurs que sur la terre, idée totalement mythique peut-être mais représentation forte quand même. Au pire, des savoirs, des questions scientifiques, des réalisations techniques, peuvent être totalement non pertinents dans mon univers et de ce fait ne pas exister du tout : il n’y a pas pour autant manque ! Cette compréhension de ce qui fait la culture “ordinaire” peut alors constituer la base d’une campagne d’acculturation à la technique et à la science savantes, et qui resteront néanmoins savantes.

Deux exemples peuvent illustrer ce principe. Le premier est le feed-back, le savoir produit par l’utilisateur : lorsque c’est ce dernier qui doit s’adapter, contraint et forcé à l’usage d’un appareil et non l’inverse, on est à peu près sûr que la diffusion de la culture scientifique et technique essuie un échec sérieux. Mais si l’on admet que ces utilisateurs ont des façons de faire, des savoirs, des techniques professionnelles ou domesti-

ques qui ont leurs raisons d'être, il est possible de concevoir les dispositifs à partir de cette culture ordinaire, en s'appuyant sur elle, pour l'infléchir certainement mais sans chercher à passer en force.

La circulation de l'information scientifique et technique, c'est aussi ce feed-back : être capables lorsqu'on est ingénieur d'entendre les critiques des utilisateurs, transmises par divers intermédiaires. Il faut considérer que leurs avis sont des avis techniques très autorisés et fondés, qu'ils s'appuient sur une certaine culture technique qui ne peut être ignorée puisqu'elle fera retour, dans tous les cas, avec une sanction éventuelle, l'échec commercial du produit. Les supposés détenteurs des savoirs scientifiques et techniques se retrouvent dès lors dans une position d'écoute et d'apprentissage face à cette culture technique ordinaire. Les utilisateurs, en France, ne sont jamais assez exigeants avec les concepteurs de produits techniques : il y aurait souvent matière à rejet de cette culture technique dont on veut forcer le passage à travers des produits mal conçus, ergonomiquement aberrants. Les organisations de consommateurs ne suffisent pas à la tâche et heureusement bon nombre de producteurs connaissent ces exigences et gagnent des marchés grâce à leur capacité à prendre en compte la culture technique ordinaire de leurs futurs clients.

Modes d'emploi

Second exemple significatif, les modes d'emploi, les notices d'utilisation représentent sans doute la plus grande part de l'information scientifique et technique pénétrant à peu près tous les foyers. Quelques sociétés commencent à prendre au sérieux cette question des notices, d'autant plus que les appareils ou les logiciels vendus sont de plus en plus puissants et requièrent de la part de l'utilisateur une intervention permanente pour choisir parmi un nombre toujours plus grand de fonctionnalités. La culture scientifique et technique est véhiculée par ces textes, elle y trouve un de ses vecteurs privilégiés. On peut y observer le phénomène de diffusion qui n'est jamais seulement linéaire mais plutôt de l'ordre de la négociation.

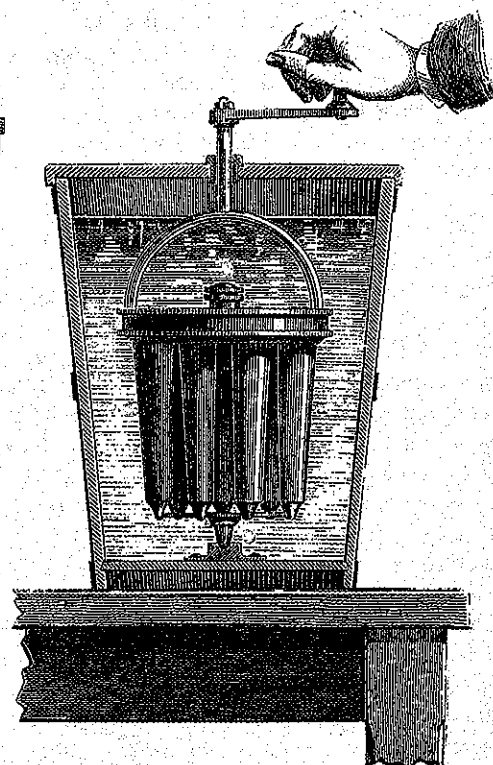
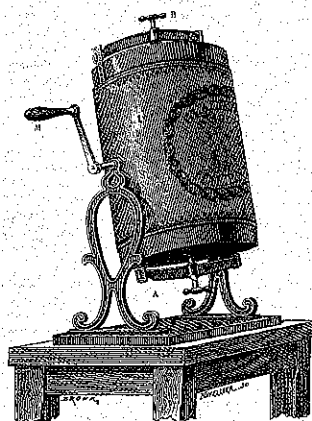
Les utilisateurs négocient en pratique avec le modèle culturel qui leur est proposé, avec le type d'usage,

avec la langue, avec les savoirs qui sont diffusés. Cette négociation peut les conduire à rejeter totalement le mode d'emploi et à faire confiance à leur expérience... ou à la chance. Mais elle peut les amener au contraire à suivre à la lettre la notice, à lire toutes les informations, même les plus abstraites ou éloignées de la tâche qui les intéresse. Entre ces pôles du tout ou rien, la négociation est plus souvent une opération de traduction. Le mode d'emploi s'efforce déjà de traduire les opérations en langage et de le faire dans une langue largement répandue, deux objectifs déjà difficiles à atteindre. Mais l'utilisateur lui aussi traduit à sa manière l'appareil (en adoptant certaines procédures et non d'autres : il n'y a pratiquement jamais d'usage standard ou conforme) ainsi que le mode d'emploi : on peut voir certains réécrire leur propre notice, adaptée à leur usage personnel, à leur façon de faire et à leur langue. Voilà de la production ordinaire de culture scientifique et technique ! C'est en effet seulement

lorsqu'on est capable d'exprimer ces savoirs dans sa langue que la diffusion est effective. Elle n'est jamais "correcte" et les puristes se lamentent de savoir qu'on utilise un appareil en comprenant son principe de fonctionnement de façon erronée. Mais on continue aussi à dire que le soleil se lève et se couche, à faire comme si le soleil se déplaçait, alors que, en l'état actuel de nos connaissances, assez récentes, rappelons-le, c'est la terre qui tourne autour du soleil (Ah, bon !). Qui voudrait interdire cet usage linguistique au nom de la correction scientifique ? La culture scientifique et technique ordinaire obéit à d'autres impératifs pratiques que la science et la technique académiques : la traduction entre les deux restera toujours une trahison, et c'est seulement en l'admettant que l'on peut contribuer efficacement à diffuser une culture savante, sans illusion et sans purisme.

Dominique BOULLIER

*Sociologue et linguiste
Lares, Rennes.*



La glacière de ménage, "Les merveilles de l'industrie" de L. Figuier